

Robert Lévesque, Élise Salaün, Robert Richard (dir.)

Claudine Potvin

Numéro 144, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65701ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

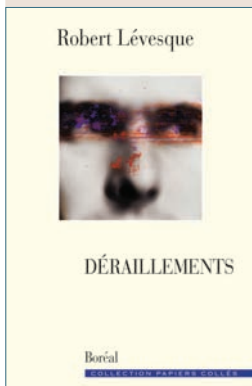
0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (2011). Compte rendu de [Robert Lévesque, Élise Salaün, Robert Richard (dir.)]. *Lettres québécoises*, (144), 50–51.



★★★★

ROBERT LÉVESQUE

Déraillements

Montréal, Borealis, coll. « Papiers collés », 2011, 176 p., 19,95 \$

L'art des correspondances

La théorie des correspondances soutient que, dans un univers composé de règnes analogues, chaque élément correspond à

un élément d'un autre règne. Ainsi en est-il de tous ces personnages (écrivains, peintres, compositeurs, cinéastes, chanteurs) que Robert Lévesque « met en ligne » dans *Déraillements*.

Déraillements n'est pas sans rappeler *Autour des gares* (et de Proust) de Hugues Corriveau (1991). Se remémorant le sifflement des trains de son enfance, Robert Lévesque se concentre quant à lui sur tous ces voyages fictifs ou réels, « vrais ou lus, dans les livres, à bord des trains, au cinéma et devant certains tableaux » (p. 13).

« Prendre racine » sur les rails



ROBERT LÉVESQUE

L'univers ferroviaire de Lévesque (trains, gares, rails, wagons, employés de chemins de fer, etc.) sert de prétexte à des « déraillements » de nature essentiellement littéraire pour le plus grand plaisir du voyageur. Dans ce livre plein de curiosités, les trains / textes se parlent. Chaque essai miniature (on dirait des nouvelles) semble établir une « correspondance » avec le texte qui précède ou celui qui suit. De Michèle Desbordes à Hölderlin, de Rimbaud à Kafka et à Artaud, de Stachura à Glenn Gould et de Gould à Buies et de ce dernier à Nelligan, de Desnos à Genet, on ne descend d'un train (chute) que pour monter dans un autre (quête). Ainsi, à partir d'épisodes liés aux déplacements en train se créent des liens, d'un lieu à l'autre, d'un livre à un autre, de la lecture d'un journal ou d'une biographie à l'écriture. La thématique du train (allusion, détail ou pivot du récit) s'avère tantôt un véhicule (« Trois Ulysses ficelés »), tantôt une anecdote cocasse (« 300 000 francs »), la mise en place d'une esthétique (« J'ai trouvé... la gare Saint-Lazare ! »), une aventure, un souvenir, une tragédie (« L'églantine »), ou encore un pur fantôme tel que l'évoque le protagoniste de « *È pericoloso sporgersi* ». Ici, le protagoniste, « [C]'est vous. C'est lui », celui qu'un lecteur espionne, qu'un auteur observe ; jeux de miroirs, effets de littérature, « effets de réel » qu'un livre oublié sur une banquette permet. Le narrateur précise

alors : « Je le prendrais, moi, ce livre, comme vous, et ce serait *La Modification* de Michel Butor, publié dans la collection dite "Double" des si fiables Éditions de Minuit. Je le lirais. » (p. 30-31) Qu'il invente une histoire à partir d'un roman, qu'il extrapole, imaginant Richard II pensant à une phrase de Kafka (p. 90), peu importe. Lévesque s'amuse, nous amuse.

Une parenthèse entre deux trains

Le choix des anecdotes racontées et commentées peut sembler arbitraire. Or, l'inclusion de nombreuses parenthèses dans *Déraillements* suggère le contraire. Si celles-ci renvoient en principe à une forme d'interruption (la mention d'un détail, l'ajout d'une réflexion personnelle, une digression, la précision d'une information plus ou moins nécessaire), elles servent plutôt dans ce livre de repères, de connexions, bref, de « correspondances » entre deux trains, entre deux écrivains. Sorte de voix *off*, la parenthèse invite à relire le texte, à repenser la référence ; elle enrichit l'histoire et ajoute une touche humoristique à ce recueil captivant.



★★★★

ÉLISE SALAÜN

Oser Éros. L'érotisme dans le roman québécois, des origines à nos jours

Québec, Nota bene, 2010, 398 p., 29,95 \$

Les tentations de la chair : interdits et transgressions

« Plus de cent cinquante ans d'érotisme dans le roman québécois. Qui l'eût cru ? » (Quatrième de couverture). Dans *Oser Éros*, Salaün vise à déconstruire le mythe d'une soi-disant absence de l'érotisme dans la littérature québécoise, mythe longtemps entretenu par l'histoire littéraire.

S'inscrivant dans la trajectoire de l'ouvrage fondamental de Gaëtan Brulotte, *Œuvres de chair. Figures du discours érotique* (1998), Salaün conçoit l'érotisme comme un objet littéraire démesuré car, au delà des époques, « il confère à la littérature une fonction importante », celle de représenter « toute l'expérience amoureuse » (p. 11), le désir sexuel et la subjectivité. Élise Salaün se concentre toutefois essentiellement sur le roman québécois, des origines jusqu'aux années 2000.

Périodes et catégories

À partir d'une perspective diachronique, l'auteure de *Oser Éros* nomme sept formes d'érotisme correspondant à autant d'époques caractéristiques de l'histoire du roman québécois. Celle-ci qualifie donc l'Éros québécois tour à tour de classique (érotisme normatif, respectueux des valeurs établies,

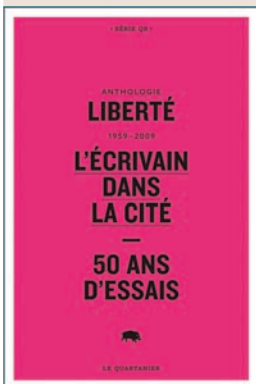


ÉLISE SALAÜN

orienté vers le mariage et la procréation.), romantique (sublimation de l'union amoureuse, insatisfaction du désir sexuel), réaliste (brutale explosion des « bas instincts »), psychologique et transgressif (inscription des personnages dans un conflit intérieur violent entre le désir de liberté et la transgression des normes). Selon Salaün, dans l'ensemble de ces textes, l'érotisation des corps passe par le point de vue dominant de l'homme et témoigne d'une misogynie constante. Ce n'est que dans l'Éros spiralé, au moment où l'acte sexuel devient acte de langage, que les auteures (des femmes avant tout) opèrent dans leurs écrits une véritable sexualité du désir, du temps et de l'espace, ce qui tend à disparaître dans l'Éros coffré (pouvoir illusoire de la femme sur son partenaire, sexe pensé comme une valeur marchande, d'où l'importance de certaines stratégies éditoriales axées sur le para/péritexte).

Oser l'analyse critique et théorique

Il va de soi que cette catégorisation du discours érotique dans le roman québécois s'avère quelque peu réductrice autant du côté des découpages historiques que des analyses littéraires. Ces divisions (classique, romantique, réaliste, etc.) auraient besoin d'être nuancées (on s'attendrait à une certaine remise en question critique de la terminologie et du concept de représentation érotique). De plus, Élise Salaün définit peu son corpus, que ce soit au plan du contexte ou de l'écriture (pourquoi certains romans sont-ils discutés à plusieurs reprises alors que d'autres ne bénéficient que d'une allusion?). Ce n'est par ailleurs qu'au sixième chapitre que Salaün s'occupe de l'écriture (comme si tous les textes antérieurs ne relevaient pas eux aussi de techniques littéraires et de choix d'écriture spécifiques) et propose (enfin !) un détour par la théorie. En ce sens, *Oser Éros* constitue un survol utile mais limité des manifestations érotiques dans le roman québécois.



OLIVIER KEMEID, PIERRE LEFEBVRE,
ROBERT RICHARD (DIR.)

Anthologie Liberté 1959-2009.
L'écrivain dans la cité.
50 ans d'essais

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR »,
2011, 472 p., 32,95 \$

L'anthologie : « Chant du cygne » ?

L'anthologie a comme fonction évidente d'institutionnaliser une littérature existante, de consacrer la démarche d'un écrivain, d'une revue, d'un mouvement littéraire, ou encore la production d'une époque. L'Anthologie Liberté ne fait pas exception.

Fondée en 1959 par Jean-Guy Pilon, la revue *Liberté* « est née pour répondre au désir partagé d'une prise de parole » (p. 10) et à la nécessité de positionner le littéraire face au contexte politico-culturel québécois. Après cinquante ans, *Liberté* existe encore, et pour célébrer son cinquantième anniversaire, on a cru bon de marquer le coup sous forme d'anthologie.

Histoire et littérature

« Les 286 numéros de la revue publiés entre 1959 et 2009 offrent un panorama sans précédent de l'histoire du Québec, des débuts de la Révolution tranquille à nos jours » (quatrième de couverture). C'est en partie la raison pour laquelle l'équipe éditoriale d'*Anthologie Liberté* (O. Kermeid, P. Lefebvre

et R. Richard) a opéré un découpage chronologique et thématique visant à rendre compte du développement de la revue depuis sa création et, parallèlement, de l'histoire des idées au Québec. On a donc sélectionné trente-trois essais parmi les plus percutants parus au fil des années, dont plusieurs ont fait date.

Les articles retenus, regroupés en six pôles thématiques, couvrent six périodes plus ou moins délimitées : la mort du Canada français (1959-63) ; la question de la langue (1963-69) ; l'écrivain et le pouvoir (1970-78) ; les institutions remises en cause (1978-90) ; la désillusion tranquille (1991-2003) ; enfin, la résistance culturelle (2004-09).

Au commencement, le verbe...

L'inclusion de textes de Jacques Godbout, Claude Gauvreau, André Belleau, François Ricard et de Hubert Aquin (tour à tour directeurs ou rédacteurs en chef de la revue, à l'exception de Gauvreau), et de contributions d'écrivains et de critiques renommés (Ferron, Ouellette, Dumont, Brault, VLB, Vadeboncœur, Major, Marcotte), témoigne de l'énergie, de la vivacité et de la force intellectuelle des débuts de *Liberté*, et, par ricochet, de l'importance de l'anthologie et du futur de la revue.

Le renouveau ?

À part ces textes (certains d'entre eux consacrés, lus et relus par maintes générations d'étudiants), l'anthologie contient également des textes plus récents. On sent dans « La désillusion tranquille » un certain désarroi (on y fait allusion à l'une des décennies les « plus blafardes dans l'histoire de *Liberté* » (p. 297). Néanmoins, dans la dernière partie, « La résistance culturelle », la nouvelle équipe, celle-là même qui a préparé l'anthologie, propose de « renouer avec l'esprit des fondateurs » (p. 351). Compte tenu d'un certain essoufflement, le lecteur est en droit de se demander si ce retour aux sources est possible ou même souhaitable et si « prendre la parole » aujourd'hui, à l'ère des réseaux sociaux, signifie ce que cela signifiait en 1959.

Bibliothèque nationale et prêts numériques

INFO
capsule

Ça y est, c'est fait : les abonnés de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ) peuvent dorénavant faire des emprunts de livres sous format numérique par le relais du site de la Bibliothèque (www.banq.qc.ca). Il suffit de se rendre à « Ressources en ligne » et d'effectuer son choix. L'avantage du système (essayez-le, vous verrez) est qu'on peut enregistrer les livres disponibles de cette banque numérique sur son propre ordinateur tout autant que sur un livrel, iPad ou autre. Il y a plus de 50 000 ouvrages ou documents en ligne. Le travail de numérisation se poursuit.

Pour les historiens, amateurs ou professionnels, ou encore pour les férus de généalogie, il s'agit d'une source d'information absolument de premier choix. Pas besoin de se rendre à la bibliothèque pour retrouver des actes notariés. On peut faire la recherche chez soi et recevoir le livre dès qu'on l'a emprunté où qu'on soit au Québec. Et ça, c'est un autre avantage. Les citoyens qui vivent en région éloignée peuvent bénéficier des mêmes sources d'information que n'importe qui...

L'emprunt est valable pour 21 jours. Et puis, vous ne payez aucune amende puisque le livre s'efface de lui-même quand la date est échue. Merveilleux, non ?

Sans qu'il y paraisse, nous entrons dans l'ère électronique en ce qui concerne l'accès aux livres en bibliothèques. Cela signifie une grande économie de temps et une accessibilité à l'information après seulement quelques clics. Faites-en l'essai.